

# Enseigner le fait religieux à l'école, une piste pour former à l'esprit critique ?

La Croix 31 mai 2024

L'association L'Islam au XXI<sup>e</sup> siècle organisait ce 29 mai une conférence autour de l'enseignement laïc du fait religieux à l'école, et en particulier de l'islam.

Les chercheurs se sont notamment penchés sur la question de savoir si cet enseignement permettrait de participer à la construction de l'esprit critique des élèves et au développement de la fraternité, par la compréhension mutuelle.

« L'enseignement laïc de l'islam peut-il contribuer au projet de l'école ? Peut-il permettre à chacun de se connaître soi-même, de comprendre le monde, d'apprendre à vivre en fraternité avec autrui et de penser par soi-même ? » À l'Institut du monde arabe, ce mercredi 29 mai au matin, le débat est posé par le philosophe Abdenour Bidar, figure intellectuelle de l'islam libéral.

Devant lui, islamologues, historiens et autres intervenants sont réunis à l'occasion du cycle bisannuel de conférences de l'association L'Islam au XXI<sup>e</sup> siècle. Présidée par le professeur en médecine Sadek Beloucif, celle-ci vise à « contribuer à ce que l'islam soit mieux connu » et à « donner une tribune à l'islam moderne », en réunissant des penseurs engagés dans la réforme de leur religion.

Dans un contexte de crispations politico-médiatiques récurrentes en France, qui se cristallisent notamment sur les « atteintes à la laïcité » en milieu scolaire, les intervenants se demandent ce matin-là si l'enseignement du fait religieux à l'école peut participer à apaiser ces débats et à favoriser l'émancipation des élèves. Enseignant à l'université, l'islamologue Steven Duarte en a une certaine expérience, puisqu'il dispense des cours d'arabe et d'histoire de l'islam à des étudiants de Seine-Saint-Denis, dont une majorité sont musulmans pratiquants. Il les décrit comme influencés par un islam « salafisant » – conservateur et rigide – très présent sur les réseaux sociaux.

Pourtant, témoigne-t-il, il est tout à fait possible d'avoir avec eux des discussions de fond sur des sujets très polémiques comme l'homosexualité, le port du voile ou l'historicité du Coran. « Cela ne veut pas dire que les étudiants adhèrent à des idées progressistes, d'ailleurs ce n'est pas le but, nuance-t-il. L'objectif est d'abord qu'ils pensent par eux-mêmes et prennent conscience que l'islam est historiquement divers. Quand ils découvrent cette pluralité, cela leur ouvre des horizons parce qu'ils peuvent entrevoir un islam avec des choix multiples. »

Pour garantir des discussions apaisées sur des sujets qui peuvent toucher les étudiants dans leur intimité, Steven Duarte commence souvent par leur poser une question simple : « Est-ce que le Coran est la parole de Dieu ? » Les étudiants musulmans, spontanément, répondent par l'affirmative. Soit, leur dit-il, « c'est votre foi et je ne rentrerai pas dans ce domaine ».

Il leur demande ensuite de répondre à cette même question en adoptant cette fois des lunettes d'historiens. « L'historien n'a pas à se prononcer sur cette question », conclut-il. Une manière de les rassurer sur le fait que le discours scientifique et les croyances se situent sur des plans différents.

Steven Duarte montre ensuite à ses étudiants que, loin d'être monolithique, cette religion est très diverse. Évoquant les différents courants qui traversent l'islam, il parle du sunnisme, du chiisme et de l'ibadisme, une troisième voie presque inconnue des étudiants.

Ainsi, à un jeune homme originaire de Djerba, en Tunisie, il suggère une fois : « Peut-être que ta famille est ibadite » – « Astagfirullah ! » proteste celui-ci, ce qui pourrait être traduit par : « Que Dieu m'en préserve ! » Quelques semaines plus tard pourtant, le même étudiant est revenu vers son professeur après avoir questionné sa famille, et lui a avoué : « Nous sommes ibadites, et je ne le savais pas. »

L'enseignement du fait religieux à l'école serait donc bénéfique ? Sans aucun doute, estime aussi l'historien Jamal Ahabab, qui soutient qu'« une meilleure connaissance de la culture et des valeurs de l'autre contribue à en atténuer la peur et donc à limiter la polarisation de la société ». Il estime ainsi que la formation est « sans doute beaucoup plus efficace » qu'une succession de lois qui, selon lui, « poussent les élèves à continuer à croire qu'ils ne sont pas acceptés au sein de la République. »

Pourtant, cette position ne fait pas consensus. Pour l'historien et politologue français Patrick Weil, l'enseignement du fait religieux à l'école risquerait en effet de reproduire une assignation à l'appartenance religieuse de certains élèves. « La priorité de l'école, est-ce un enseignement religieux qui va affecter des enfants à une identité particulière ? », interpelle-t-il.

S'opposant à cette mesure, il propose une autre voie, celle d'« inscrire l'histoire particulière des élèves dans l'histoire générale ». Concrètement, il prône l'enseignement de l'empire français, de l'esclavage, de la colonisation, des décolonisations, autrement dit « de ce qui fait la présence commune de ces enfants en France ». Et le chercheur d'insister : « Il faut leur donner une place dans l'histoire politique du pays. »

Pour faire face aux tensions à dimension spécifiquement religieuse, Patrick Weil propose la création d'aumôniers généraux par religion dans l'éducation nationale, qui seraient aptes à donner des conseils quand une situation survient. « Par une connaissance de la religion, on résout 90 % des problèmes », soutient-il. Le débat reste ouvert.

Marguerite de Lasa